



— Défenseur des Droits du peuple! s'écria Déroulède.

(p.4555)

C. I.

LIVRAISON 577







— Vous pourriez bien aller chez M. Melan et lui dire de venir tout de suite.

Nina hochâ la tête d'un air peu convaincu et dit du bout des lèvres :

— Je ne sais pas s'il faut le faire. Mais je préfère ne pas y aller.

Elle courba l'échine, en frissonnant, comme sous une averse glacée et murmura d'un ton de confiance :

— J'ai peur pour lui. Il a déjà été en prison une fois, d'après ce que m'avait raconté Mlle Lejeune. Qu'en pensez-vous ?

Renard haussa les épaules.

— C'était tout à fait injustifié, répliqua-t-il. Il n'est certainement pour rien dans cet épouvantable crime. Il est impossible d'imaginer qu'il soit capable de commettre un tel crime. Nous n'avons pas le droit d'imaginer cela. Sa conduite a toujours été irréprochable.

Nina allait répondre, lorsque la porte, près de laquelle les deux personnes se trouvaient, s'ouvrit et le commissaire entra.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il à Renard.

— Le domestique de Mme Schack.

— Bon, et vous ? questionna-t-il, en se retournant vers Nina.

— La femme de chambre !

Les autres policiers entrèrent dans la pièce.

— Nous allons les interroger, dit le commissaire à ses subordonnés.

Et s'adressant à Renard, il lui demanda :

— Y a-t-il une autre pièce, au rez-de-chaussée de la maison ?

— Oui.

Il montra la porte d'une chambre qui se trouvait en face de celle de Mme Schack.

— Entrons-y, dit le commissaire d'un air décidé.



C'était le cabinet de travail de la défunte Mme Schack.

Le commissaire prit place devant le bureau.

— Allons, approchez-vous, cria-t-il à Renard, qui se tenait à proximité de la porte.

— Comment vous appelez-vous ?

— Albert Renard.

Le commissaire inscrivit le nom.

— Depuis quand travaillez-vous dans cette maison ?

— Depuis douze ans, M. Schack vivait encore quand je suis entré ici.

— Bon, et vous remplissiez les fonctions de domestique ?

— Oui, j'étais au service personnel de Mme Schack, car elle était paralysée.

— La victime était-elle complètement paralysée ?

— Non, seules ses jambes étaient malades ; c'est pourquoi on la déplaçait dans un fauteuil roulant.

— La malade avait-elle une infirmière ?

— Non, elle n'avait pas de garde-malade à proprement parler, elle était même très bien portante et n'exigeait pas de soins spéciaux. C'était sa secrétaire qui veillait à ses menus besoins.

— Qui est cette secrétaire ? loge-t-elle également dans la maison ?

— Oui, c'est la dame qui est entrée la première, ce matin, dans la chambre de Mme Schack... celle qui est étendue en ce moment dans la pièce contiguë à la chambre à coucher.

— Ah, ah ! celle qui est tombée en pâmoison. Celle justement, que nous ne pouvons pas encore interroger. Voulez-vous me dire le nom de cette dame ?

— Mme Melan.

— Depuis combien de temps est-elle dans la maison ?



Renard rassembla ses souvenirs. Il ne pouvait donner un renseignement précis qu'au moyen de toute une série de déductions.

— Depuis un an environ, dit-il enfin. Mais, à un moment donné, elle a cessé de travailler ici, pendant plusieurs semaines.

— Comment cela ? elle a cessé de travailler, avait-elle donné sa démission ?

Renard, pour toute réponse, se borna à hausser les épaules. Nina, bien que n'ayant pas la parole, prit la liberté de répondre pour lui :

— Mme Schack l'avait renvoyée, lorsqu'elle avait appris que son mari était en état de détention préventive.

Un flot de sang empourpra les joues de Renard et il dit nerveusement à la jeune bonne :

— Mais vous n'en savez rien du tout.

— Pardon, Mlle Lejeune me l'a raconté autrefois.

— Approchez-vous de moi, intima le commissaire.

— Alors, qu'est-il arrivé à Mme Melan ?

— Son mari a été arrêté et mis en prison.

— Pouvez-vous affirmer cela d'une manière absolue ?

— Oui, certainement.

— Savez-vous également sous quelle inculpation il a été arrêté.

— Mlle Lejeune m'a dit qu'il était inculpé d'un crime très grave.

— Qui est cette Mlle Lejeune ?

— La personne qui était la secrétaire de Mme Schack avant Mme Melan. Elle a été ici pendant près de dix ans.

— Et comment se fait-il qu'elle ait quitté la maison ?

— Elle a donné sa démission parce qu'elle allait se



marier. Elle est restée encore quelques semaines avec Mme Melan, pour mettre celle-ci au courant du travail. Mme Melan se faisait appeler ici mademoiselle par tout le personnel.

— S'était-elle donnée pour célibataire ?

— Je n'en sais rien.

— Non, je sais, moi, qu'elle ne s'est pas fait passer pour une jeune fille, interrompit Renard. C'est Mme Schack qui a prescrit qu'on l'appelât mademoiselle.

Le commissaire, d'un geste de la main, le pria de se taire.

— Attendez qu'on vous interroge, lui dit-il d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Puis, se tournant vers Nina, il lui demanda froidement :

— Comment vous appelez-vous ?

— Nina Comte.

Il inscrivit le nom de la femme de chambre. Puis il continua méthodiquement son interrogatoire.

— Vous, le domestique Renard et la secrétaire, Mme Melan, vous formiez tout le personnel de la maison Schack ?

— Oui, répondirent-ils d'une seule voix.

Le commissaire s'enfonça dans son fauteil et, considérant Nina d'un air inquisiteur, il lui ordonna sèchement :

— Dites-moi, quelles sont les personnes qui fréquentent habituellement la maison. Mme Schack recevait-elle beaucoup de visites ?

— Non, il ne venait pour ainsi dire personne. Pourtant, ces temps derniers, M. Melan venait souvent passer la soirée à la maison.

— Ah ! comment cela ? Vous venez de dire qu'il a été mis en prison pour un crime grave ?



— Il a été relaxé. Mlle Lejeune aussi a été arrêtée un jour, elle a été relâchée par la suite.

— Attachons-nous tout d'abord à M. Melan, nous verrons le reste ensuite. Donc, vous dites que M. Melan vient souvent ici. Venait-il seulement pour sa femme ou bien rendait-il également visite à Mme Schack ?

— A Mme Schack également. Elle l'invitait très souvent à dîner. En outre, ces derniers temps, il venait voir sa femme tous les jours. Mme Schack ignorait totalement ces visites-ci.

— Comment se fait-il qu'elle n'en ait rien su ?

Nina regarda Renard.

— Il m'avait dit de ne pas parler des visites quotidiennes de M. Melan.

Le commissaire fronça légèrement les sourcils et s'adressant au valet, il lui demanda :

— Pour quel motif aviez-vous dit cela ?

Le ton même de cette question glaça Renard, il hésita un instant avant de répondre, puis, avec effort, il déclara :

— Mme Melan m'en avait prié.

— Bon, bon. M. Melan était-il là hier ?

— Oui, répondit Nina.

— A quelle heure est-il reparti ?

— Je ne saurais vous le dire exactement, je ne l'ai pas vu s'en aller. Au moment où je suis allée me coucher, il se trouvait sûrement encore dans la chambre de sa femme.

— C'était à quelle heure cela ?

— A peu près vers onze heures.

A ces mots, le commissaire se leva et commanda à Renard d'un ton sec :

— Conduisez-moi dans la chambre de Mme Melan, je veux la visiter.

Ils montèrent au premier étage. Renard précédant



tout le monde, ouvrit la porte de la chambre, le commissaire et ses hommes s'y engouffrèrent.

Le commissaire alla à la fenêtre.

— Les fenêtres donnent sur le jardin, dit-il, et celles qui se trouvent en face, sont bien celles de votre chambre n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur le commissaire.

— De votre fenêtre, vous pouvez donc voir assez bien ce qui se passe dans cette chambre. En tous cas, vous pouvez toujours vous rendre compte, le soir, si la lumière est allumée ou éteinte. A quelle heure a-t-elle été éteinte cette nuit ?

Et, en disant ces mots, il posa son regard sur le domestique. Celui-ci haussa les épaules et répondit avec sang-froid :

— Je n'y ai pas fait attention, monsieur le commissaire.

Il raconta tous les événements dont il avait été témoin au cours de la nuit.

Le commissaire l'écouta avec le plus grand intérêt.

— Mme Melan a-t-elle participé aux rondes dans la maison ?

— Mme Melan a inspecté la chambre de Mme Schack ainsi que le salon et la grande salle du bas. Elle s'est assurée que les portes et les fenêtres se trouvaient bien closes.

— Vous ne vous en êtes pas assuré vous-même, à votre tour ? demanda le commissaire, presque sur un ton de reproche.

— Non, Mme Melan m'a affirmé que tout se trouvait en règle dans la maison.

Le magistrat ne se départit pas de son ton réprobateur et poursuivit :

— Il était pourtant de votre devoir de vous en assurer vous-même, vous qui étiez le seul homme de toute la



maison. Vous avez commis là une grave négligence.

— J'ai exploré, à l'aide d'une lanterne, le parc et les environs immédiats et, comme je n'ai rien rencontré de suspect, je me suis dit que Mme Schack avait dû se tromper.

— Mme Schack était-elle très peureuse ?

— Non, il ne me semble pas. Elle dormait toujours toute seule dans sa chambre.

— A quelle heure avait-elle l'habitude de se mettre au lit ?

— En général, vers neuf heures.

— Alors, à ce moment-là, Mme Melan s'en retournait dans sa chambre ?

— Non, Mme Melan tenait généralement compagnie à Mme Schack jusqu'à onze heures, environ. Elle ne pouvait pas s'endormir tout de suite et demandait toujours à Mme Melan de lui jouer du piano.

Le commissaire qui continuait à suivre le fil de sa pensée, continua :

— Savez-vous combien de temps elle est restée avec elle hier soir ?

— Non.

— A quel moment vous a-t-on appelé en bas ?

— Il était une heure passée, quand j'ai entendu sonner. Néanmoins, je ne me suis pas levé aussitôt, car ce n'était pas de ma sonnerie qu'il s'agissait, mais de celle de Mme Melan.

— Ne vous-êtes vous pas inquiété d'entendre sonner en pleine nuit ?

— Non, pas le moins du monde, répondit Renard avec simplicité. Il arrivait fréquemment que Mme Schack, souffrant d'insomnie, appelât Mme Melan près d'elle pour qu'elle lui administrât le somnifère dont elle faisait quelquefois usage. Je n'ai, d'ailleurs, guère eu le temps de réfléchir à toutes ces choses, car le deuxième coup de



sonnette a retenti presque aussitôt après le premier et celui-ci était pour moi.

— Comment était Mme Schack ? était-elle très agitée ?

— Je n'ai pas eu l'occasion de parler à Mme Schack. Mme Melan est venue à moi dans le couloir, et m'a expliqué pourquoi on m'avait appelé. Pendant que j'effectuais cette ronde, Mme Melan est venue à la fenêtre du salon du premier étage. Elle est restée à cette fenêtre et lorsque mon inspection a été terminée, je lui ai crié d'en bas que je n'avais rien vu d'inquiétant.

— Et là-dessus vous êtes remonté dans votre chambre ?

— C'est cela.

— Et Mme Melan ?

— Elle est restée encore un moment près de Mme Schack, puis elle est aussi montée se coucher.

Le magistrat poursuivait soigneusement son interrogatoire et avec une méfiance évidente, il demanda :

— Comment avez-vous pu savoir qu'elle était restée encore un moment auprès de Mme Schack ?

— Je l'ai entendue monter l'escalier.

Cette réponse ne satisfait pas le commissaire qui fit remarquer avec plus de méfiance que jamais :

— Et plus tard vous n'avez plus rien entendu ? Vous n'avez pas perçu le moindre bruit ?

Il regarda Renard avec curiosité. Celui-ci hésita avant de répondre.

— Je me suis endormi très vite. J'ai été réveillé à l'aube, à ce moment-là, j'ai cru entendre des pas dans la maison.

— Et vous êtes resté tranquille ? Vous n'avez pas bougé ! C'est étrange cela.

— Je me suis dressé sur ma couche et j'ai écouté un



instant. Mais comme tout était calme, j'ai cru m'être trompé et je me suis rendormi.

— Bon, bon, dit le commissaire ; puis s'adressant à l'un de ses hommes, il dit :

— Allez donc voir si Mme Melan s'est remise, car je désire l'interroger. Puis, se tournant vers Renard et Nina, il dit :

— Maintenant, vous pouvez vous en aller, mais ni l'un ni l'autre vous ne devez, sous aucun prétexte, sortir d'ici.

— Au moment où ils allaient tous deux rentrer à l'office, ils rencontrèrent, dans le couloir, l'agent qui ramenait Yvonne à son chef.

Yvonne était pâle comme un linge. Elle lança à Renard un long regard plein d'anxiété, un regard qui semblait être une question jaillissant du fond de son être.

A ce moment-là, on sonna à la porte d'entrée.

Renard courut ouvrir.

Melan se tenait devant lui.

Renard le contempla sans prononcer une parole.

Le nouveau venu comprit instantanément qu'il était arrivé un malheur. Cependant, le domestique ne lui laissa pas le temps de l'interroger.

— Il s'est passé une chose horrible, murmura-t-il à l'oreille de Melan. Mme Schack a été assassinée, cette nuit, dans sa chambre ; en ce moment, on est en train d'interroger votre femme.

Cette nouvelle brutale fit pâlir Melan affreusement.

Deux inspecteurs sortirent de la maison et s'avancèrent vers lui.

— Qui êtes-vous ? demanda l'un d'eux à Melan en le regardant de la tête aux pieds.

Il déclina son identité et les fonctionnaires le firent pénétrer dans la villa. Celui d'entre eux qui venait de parler se retourna vers Renard, et lui dit avec autorité.



— On vous avait pourtant dit que vous ne deviez sortir sous aucun prétexte.

— Il fallait pourtant bien aller ouvrir la porte, rétorqua Renard avec flegme.

L'inspecteur se retourna vers Melan et lui ordonna :

— Restez ici, vous.

Melan obéit à l'injonction qu'on venait de lui adresser. Il resta immobile dans le couloir, contenant difficilement le sentiment de vexation qu'il éprouvait, à se voir suspecté par un inspecteur de police.

Il rappela à sa mémoire les événements de la nuit passée ; il se souvint exactement des moindres incidents, et presque de toutes les paroles qu'il avait échangées avec Yvonne.

Il n'avait pas pu fermer l'œil de la nuit. Une rage maintenant inexplicable, contre Mme Schack, s'était emparée de lui, elle était devenue si intolérable qu'il n'avait pu trouver le moyen de s'endormir. Il se rappela avec horreur, cette fureur qui l'avait tourmenté pendant si longtemps, avec quel fiel elle s'était glissée dans ses veines et dans son esprit, pour atteindre peu à peu jusqu'au paroxysme. Les sursauts nerveux qui parcouraient Yvonne pendant son sommeil, avaient pour don de le mettre en colère. La respiration de sa femme, irrégulière et oppressée, interrompue souvent par de courts gémissements, avaient toujours été pour son esprit soucieux, des causes constantes de tourments et son ressentiment à l'égard de Mme Schack n'avait cessé de grandir.

L'inquiétude, le souci, le tourment qu'il éprouvait au sujet de la santé de sa femme, que les exigences de Mme Schack ruinaient un peu plus chaque jour, s'était finalement changés en une haine ardente. Il avait détesté Mme Schack de tout son être ! Et c'était cette haine qui l'avait fait se lever de sa couche et alors... Il passa la



main sur son front comme pour chasser une idée obsédante. Un frisson le parcourut tout entier.

— Mon Dieu ! mais qu'est-il donc arrivé ? se demanda-t-il, glacé par un sentiment d'inquiétude inouïe.

Il ne perçut pas le bruit d'une porte qui venait de s'ouvrir et sursauta en s'entendant appeler par son nom.

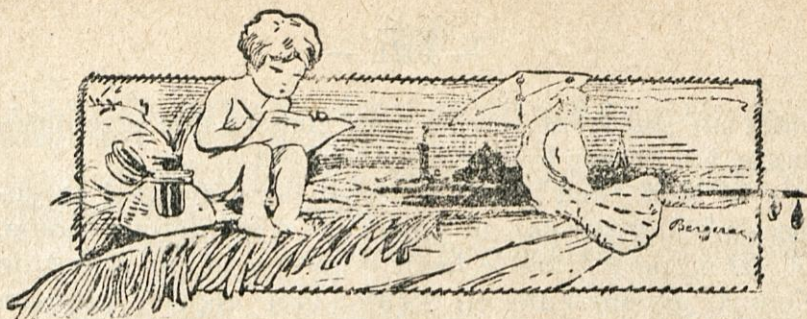
Le commissaire lui donna l'ordre d'entrer dans la pièce.

Au moment où il pénétrait dans le local, Yvonne était sur le point d'en sortir.

Elle s'arrêta devant lui pour lui dire ce qui s'était passé, mais le commissaire n'admit pas que ce colloque eut lieu et l'empêcha de parler en disant :

— Allez-vous-en, maintenant, madame Melan, j'ai à parler à votre mari.





## CHAPITRE DLVIII

### LA MORT D'UN DES MAÎTRES DU MONDE...

Bien des jours s'étaient passés, depuis qu'Amy Nabot avait retrouvé en la personne de l'opulent banquier Baharoff, un père qu'elle croyait mort depuis longtemps.

La jeune femme s'était peu à peu accoutumée à la vie qu'elle menait chez son père ; cependant, elle n'oubliait pas James Wells et, à plusieurs reprises, elle avait voulu parler de nouveau de lui à son père ; mais celui-ci était très affaibli.

Au lendemain de l'arrivée de la jeune femme dans sa maison, le banquier avait eu avec le colonel Natter une entrevue orageuse. Celui-ci l'avait pris de très haut ; il l'avait même menacé de lui retirer sa confiance et le banquier avait tremblé...

En rentrant chez lui, il avait eu une attaque d'apoplexie...

Maintenant, le vieillard gisait dans un fauteuil et sa respiration saccadée inquiétait la jeune femme, debout près de lui, devant le bureau, sur lequel gisaient épars, des feuillets couverts de sa grande écriture.



Et, sans y songer, Amy, ayant jeté les yeux sur le premier de ces feuillets, lut :

« Ceci est mon testament ! »

Ses yeux se tournèrent vers le vieil homme et elle dit doucement :

— Mon père !

— Ma petite fille !

La langue de Baharoff s'embarrassait... Ses yeux viraient dans leurs orbites, ils devenaient fixes...

Elle eut peur. Un timbre électrique se trouvait sur le bureau. Elle sonna et un valet parut presque aussitôt...

— Vite ! appelez un de vos camarades ; il faut porter Monsieur dans son lit et prévenir tout de suite le médecin... Faites vite !...

L'ordre de la jeune femme fut rapidement exécuté.

Amy, rigide, resta là, appuyée à la table, sur laquelle pendant tant d'années, le banquier avait écrit les ordres destinés à consommer la ruine de ses semblables, en s'enrichissant, lui...

Quand le malade eut été emporté dans sa chambre, pendant que les valets le dépouillaient de ses vêtements, la jeune femme se pencha sur le bureau et râfla les papiers qui se trouvaient là. C'était bien le testament de son père, testament écrit sous la première impression de sa rencontre avec Amy. Le vieil homme avait retrouvé, dans cette entrevue, son cœur qu'il croyait mort... Il avait découvert en lui des trésors d'amour paternel... Et ce testament en était le reflet... Il transmettait à sa fille retrouvée son nom et sa fortune, qui était immense...

Un sourire léger revint aux lèvres pâles d'Amy.

— C'est bien ! murmura-t-elle... Maintenant, il me faut retrouver James Wells...

Puis après avoir enfermé le testament dans un tiroir dont elle prit la clé, elle se rendit dans la chambre de son père.



Le médecin venait d'arriver au chevet de celui-ci et il avait immédiatement diagnostiqué une attaque de paralysie.

.....

James Wells, admirablement soigné par l'agent Leblond s'était très vite remis de sa blessure et, maintenant il pensait sérieusement à se remettre en campagne pour trouver Amy, à laquelle il ne voulait pas renoncer...

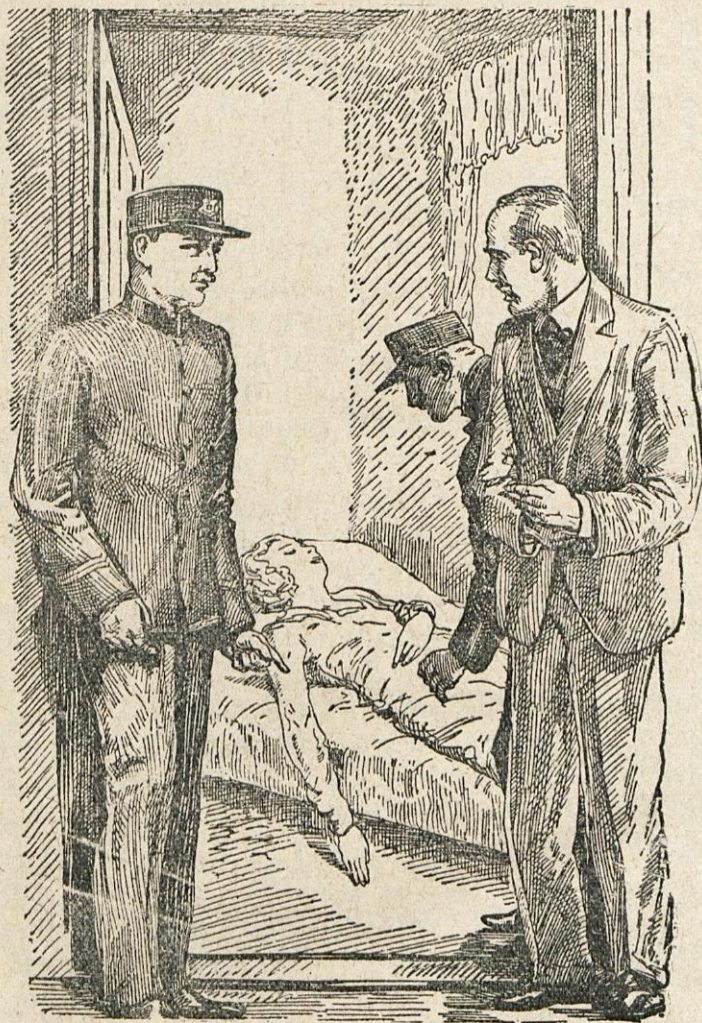
Jacques Valbert s'était efforcé de calmer son ardeur en lui démontrant qu'il n'était pas prudent pour lui de se montrer dans les environs de la demeure de Baharoff ; mais l'explorateur n'avait rien voulu entendre.

D'autre part, le journaliste qui n'avait pas oublié sa mission, et avait déjà envoyé quelques rapports documentés sur ce qu'il avait pu apprendre quant à l'organisme d'espionnage qu'il s'était chargé de démasquer. Mais ce qu'il avait appris était bien peu de chose.

L'agent Leblond, de son côté, cherchait... C'était ainsi qu'il avait su que le chiffre du coffre-fort de l'ambassade anglaise, dans lequel le document confié à la garde de Sir Wilbur Ranson avait été volé et livré par l'épouse même de celui-ci, soumise à Baharoff, par sa passion pour les stupéfiants...

La jeune femme, la si triomphante lady, au si charmant sourire, avait vu se réaliser ses pires craintes... On l'avait enfermée dans une villa des environs de la capitale, et son mari lui avait donné ses deux tantes pour gardiennes, ses deux tantes si rigides qui ne concevaient pas qu'elle eut besoin de rêver...

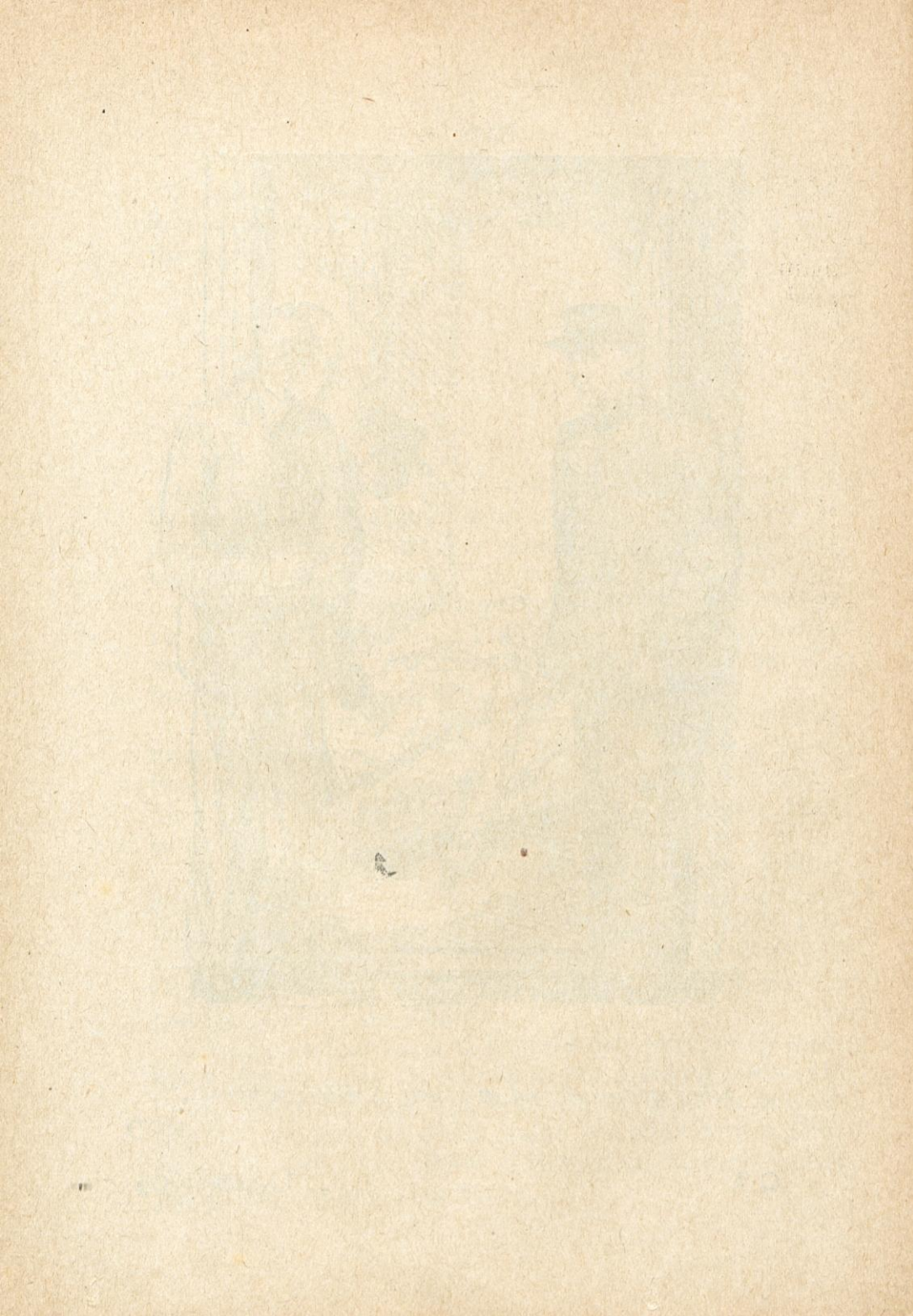




*Elle s'est trouvée mal en voyant sa maîtresse morte...*

(p. 4607)







Maintenant, sans opium, elle pouvait méditer sur l'inutilité de la trahison qu'elle avait commise pour n'être pas dénoncée à Sir Wilbur... Parviendrait-elle à voir se formuler en son esprit un regret, un remords, maintenant que tout espoir était mort pour elle ?... A quoi avait servi son humiliation devant ce banquier ?...

Mais cette découverte ne suffisait pas aux deux hommes. Ils savaient que le banquier Baharoff était un membre occulte de cette bande de misérables qui ne reculaient même pas devant le meurtre, pour servir ce qu'ils croyaient être la grandeur de leur patrie...

C'était insuffisant. D'ailleurs, Baharoff, du fait de sa situation sociale, échappait à toute sanction... Il eut fallu pouvoir le prendre en flagrant délit. Et c'était à cela que s'attachait Jacques Valbert, car il n'eut pas servi à grand'chose de faire disparaître quelques comparses...

Tant que la tête restait, les membres étaient dangereux... Celle-ci, réduite à l'impuissance, les membres le seraient aussi.

Le journaliste réfléchissait ainsi en se promenant dans Unter den Linden, une des artères les plus élégantes de la capitale allemande. Chemin faisant, il acheta un journal du soir et l'une des premières nouvelles qui le frappa fut l'annonce de la nouvelle de la maladie de Baharoff.

Une exclamation s'échappa de ses lèvres...

— Ma foi, murmura-t-il, ce serait la meilleure solution : morte la bête, mort le venin !...

Tout joyeux, il entra au bureau du télégraphe et envoya une dépêche à Paris...



Pendant ce temps, l'état de santé du banquier Baharoff ne faisait qu'empirer. Amy s'était constituée la garde-malade de ce vieillard égoïste qui s'était révélé être son père.

A chaque instant, il la voulait près de lui, il exigeait sa présence ; il lui fallait être une fille affectueuse et bonne, alors qu'elle ne pensait qu'à l'homme qu'elle aimait et dont elle ne savait rien...

Baharoff était étendu dans son lit ; sa tête chenue semblait se détacher de son buste, tant elle paraissait lourde et abandonnée.

— Ma chère petite, mon Amy chérie, dit-il d'une voix faible et dolente.

— Comment allez-vous, mon père ? demanda la jeune femme en donnant à sa voix des inflexions tendres et câlines.

— Très mal, mon enfant ; j'ai besoin de toi.. Je n'en ai plus pour longtemps... J'ai tant souffert depuis que je sais ce que tu as dû subir du fait de mon abandon... J'ai tant de remords...

— N'y pensez plus, mon père ; le passé est mort... Je ne vous en veux plus ; il faut seulement reprendre des forces pour me venger terriblement de tous ceux qui m'ont fait du mal...

— Oui, mon enfant, et j'ai fait des projets toute la nuit ; mais ce matin, ma pauvre tête est lasse... lasse... Cependant, je vais voir aujourd'hui Smolten que je veux charger d'exécuter mes dernières volontés.

« Et puis, ajouta-t-il, après une pause, je veux aussi assurer ton bonheur... Je veux faire rechercher celui que tu aimes et l'amener près de toi... Il faut que tu sois heureuse...

— Ne vous agitez pas, dit Amy, doucement ; il faut d'abord vous reposer, reprendre des forces, guérir... Il sera temps ensuite de penser à mon bonheur..



— Mes jours sont comptés, mon enfant...

— Non, mon père, je ne veux pas croire cela... Je vous soignerai et vous guérirez...

— Espérons-le, dit le vieillard d'une voix lasse..

Il haletait, il dut porter les deux mains à son cœur. Sa voix était pénible, elle s'entrecoupait de hoquets...

— Mon père, ne vous fatiguez pas, supplia Amy.

C'était étrange... Ce père qu'elle avait maudit jadis et qu'elle avait retrouvé dans des circonstances si étranges, elle l'aimait... Elle éprouvait pour lui une étrange affection... Que ce père, chassé de leur misérable chaumière par la pire des misères, fut ce magnat moribond, qui avait tenu, tenait encore en ses mains, tant de vies et tant de fortunes, cela tenait du prodige...

— Non, je ne me fatigue pas, ma chérie. Ce qui me fatigue, c'est l'inquiétude où je suis de ta vie future. Quand tu m'auras promis de m'obéir, tout sera clos, je serai rassuré...

— Je vous écoute, père, et je ferai tout ce que vous m'ordonnerez...

— Voici, tu vas hériter d'une fortune qui se monte à plusieurs millions et je ne veux pas que tu risques d'être la proie d'aventurier sans scrupules... Pour cela, tu vas changer d'état civil. Je t'avais d'ailleurs parlé de cela, il y a quelques jours et j'ai maintenant les papiers nécessaires. Tu vois ce coffre, près de la fenêtre ?...

— Oui, mon père.

— Tiens en voici la clé.

Il détacha une clé d'un cordon passé à son cou et la tendit à la jeune femme. Celle-ci la prit, ouvrit le coffre.

— Sur le troisième rayon à droite, cette liasse de papiers ; donne-la moi, veux-tu ?

Amy obéit.

Fiévreusement, le vieillard défit le nœud, retenant la chemise contenant les papiers. Puis il reprit :



— Voici. Ces papiers sont ceux d'une comtesse hollandaise qui, en mourant à vingt-huit ans, m'a remis ces papiers et son château. Elle aurait ton âge à peu de chose près, aujourd'hui. Dès après mes obsèques, tu partiras pour ce château dont voici l'adresse. La comtesse de Lunden n'a jamais habité le château depuis son enfance ; on ignore sa mort, il te sera donc très facile de passer pour elle... Ainsi, tu seras tranquille.

— Je ferai ce que vous désirez, mon père, mais ne vous fatiguez pas. Cependant, je croyais que M. Smoiten comptait continuer vos affaires sous ma direction...

— Plus bas, murmura le vieillard, comme en un râle. Parle plus bas, Amy... Ecoute, mon enfant, encore un conseil ; ne te fie à personne... à personne... Tu entends bien... tu comprends ?...

La jeune femme fit un signe d'assentiment.

— Laisse leur croire tout ce qu'ils voudront... Toi, tu t'en iras, dès que je serai descendu au tombeau. Tu trouveras dans ces papiers, toutes les indications nécessaires et le notaire sait que la comtesse de Lunden est mon héritière... Tout est donc parfaitement en règle... Veux-tu, maintenant, appeler mon serviteur...

Amy obéit et pressa sur un bouton.

Au bout de quelques secondes, elle entendit un pas feutré s'approcher de la porte. Puis l'on frappa.

Du regard, Amy consulta son père et le vieillard acquiesça d'un bref mouvement de paupière :

— Entrez ! dit la jeune femme.

Un homme entra dans la pièce.

— Laisse-nous, mon enfant, dit le vieillard.

Après avoir déposé un baiser filial sur le front moite du vieillard, la jeune femme sortit de la pièce et se rendit dans le jardin, afin de respirer l'air pur du soir et rafraîchir son front sous lequel bouillonnait un véritable chaos de pensées contradictoires.



Un chagrin était en elle : elle regrettait véritablement de voir disparaître si vite ce vieil homme entré trop tard dans sa vie et à ce chagrin, se mêlait une véritable rage contre le destin qui l'avait tant malmenée jadis...

Elle resta ainsi un long moment à rêver sur la terrasse et elle se fut sans doute laissée aller longtemps à une songerie morne, si un grand cri n'avait retenti dans le château.

C'était l'infirmière de garde auprès du mourant qui avait poussé ce cri. Cette femme, revenant de l'office, où elle avait été chercher de la tisane, avait trouvé le vieillard en proie à une nouvelle attaque, râlant sur la descente de lit.

Comment ce mourant avait-il eu la force de s'arracher de son lit ? Nul n'eut pu le dire. Mais l'attaque fut brève. Le médecin, arrivé en hâte, ne put que constater le décès et arrêter Amy sur le seuil de la chambre en désordre.

Le puissant financier qui, pendant près d'un quart de siècle, avait bouleversé le monde entier et avait plié à ses combinaisons plus d'une tête couronnée, était mort et sa mort était loin d'avoir été calme.

Même la reconnaissance de sa fille, si elle lui avait apporté une joie au cours de ses derniers jours, lui avait aussi apporté un remords. Rien ne pouvait le rédimier. Et les portes de bronze de la mort s'étaient ouvertes pour lui.

Le lendemain, tous les journaux allemands publiaient des articles nécrologiques et dédiaient des colonnes entières à sa mémoire. La finance allemande, toute entière, portait le deuil. On rappelait ses coups de bourse, ses victoires, la chute de ses adversaires, la part qu'il avait prise dans tel et tel événement mondial.

On chuchotait même dans quelques cercles très fer-



més, et généralement bien informés, que sa mort allait changer certaines lignes de la politique internationale.

Puis l'on s'étonna. Qui donc était cette comtesse de Lunden, qui était son héritière ? Nul n'en avait jamais entendu parler.

Enfin, le jour des obsèques arriva et une foule énorme suivit le catafalque, sur lequel un monceau de fleurs et de couronnes s'écrasait.

Derrière le corbillard, une voiture de deuil suivait et, dans cette voiture, se tenait Amy.

Soudain, comme le cortège passait sur une place publique, la jeune femme ne put retenir un léger cri et se pencha hors de la portière. Au premier rang des spectateurs, alignés au bord du trottoir, pour voir passer la dépouille du banquier, elle venait de reconnaître James Wells, s'appuyant au bras de Jacques Valbert...

L'explorateur fit un mouvement en avant ; mais son ami le retint énergiquement :

— Mais c'est Amy, laissez-moi la rejoindre ! dit Wells.

— Nous la rejoindrons, soyez tranquille ; mais il nous faut savoir d'abord comment elle se trouve là...

Ce dialogue avait eu lieu en anglais et à voix basse.

Jacques Valbert, se tournant alors vers un brave berlinois qui se trouvait à côté de lui, demanda :

— Qui donc est cette dame, qui vient de passer dans la voiture de deuil ?

— C'est la comtesse de Lunden, l'héritière de M. Baharoff, lui répondit l'homme, tout fier d'être si bien renseigné.

Jacques Valbert leva son chapeau, remercia et entraîna son ami.

— Venez, lui dit-il ; maintenant, nous allons tâcher de la rejoindre. Sans doute, nous donnera-t-elle la clé du mystère...



— Son héritière ! murmurait James Wells, éperdu, est-ce donc possible ?

— Ne vous tracassez pas, venez...

## CHAPITRE DLIX

### ENFIN REUNIS

Amy avait parfaitement reconnu James Wells.

Mais l'avait-il reconnue aussi. Elle le croyait, puisqu'elle l'avait vu faire un mouvement en avant et, s'il en était ainsi, il saurait bien venir à elle...

Maintenant que plus rien ne les séparait ; maintenant que la fortune que lui avait laissé son père égaliserait en quelque sorte la situation, la jeune femme était disposée à accepter l'amour de l'explorateur...

Les cérémonies funèbres terminées, la jeune femme rentra à la villa de Charlottenbourg, où ses bagages étaient déjà prêts.

Elle avait décidé la veille de partir pour la Hollande, en compagnie de la servante qui lui avait témoigné quelque dévouement lors de sa première arrivée à la villa. Mais, maintenant, elle voulait attendre la visite de James Wells...

Elle se disait que même s'il ne l'avait pas reconnue,



il savait la mort de Baharoff et qu'il chercherait sans doute à retrouver sa trace, en partant de son ancien point de départ...

Et elle s'abandonnait à une rêverie de bonheur.

Un coup sec frappé à la porte, la fit tressaillir.

— Entrez! dit-elle.

Mais ce ne fut pas ceux qu'elle attendait qui passèrent le seuil... C'était Smolten...

— Que me voulez-vous? lui demanda-t-elle, d'une voix dure.

— Etes-vous prête à partir, Madame? demanda l'attaché.

— En quoi cela vous intéresse-t-il? Qu'est-ce que cela peut vous faire? riposta la jeune femme.

— Mon Dieu, madame, répondit Smolten, qui semblait ne pas se soucier de la mauvaise humeur de son interlocutrice et en se carrant dans un fauteuil que celle-ci ne songeait pas à lui offrir, l'intérêt que je vous porte me conseille de vous engager au départ et de vous offrir ma protection pour vous rendre en Angleterre, car vous ne pouvez guère penser à rentrer en France.

— Et pourquoi donc?...

— Mais parce qu'Amy Nabot y est maintenant considérée comme un agent double et qu'on connaît son dernier avatar qui l'a muée en comtesse de Lunden... Or, vos amis ayant démasqué le banquier Baharoff comme cheville ouvrière de l'espionnage allemand, dont ils se plaignent, vous devez vous imaginer que vous ne serez pas la très bienvenue parmi eux...

— C'est vous qui avez fait cela...

— Nous avons exécuté le plan qui nous avait été tracé par votre père lui-même, avant qu'il vous ait reconnue... De plus, l'on pourrait vous chercher quelques noises pour faux et usage de faux...

— Vous dites?...



— Je dis que vous avez accepté l'héritage de Baharoff sous un faux nom et qu'il serait facile à quelqu'un de malintentionné de vous le reprocher... Il vous est grandement conseillé, par le colonel Natter, lui-même, de quitter l'Allemagne... C'était d'ailleurs, si je ne me trompe, votre intention; mais nous ne vous permettons pas d'aller en Hollande... La France vous est fermée. Je venais donc, faisant acte de dévouement vis-à-vis de l'héritière de mon ancien maître, vous offrir de vous emmener en Angleterre, où je me rends incessamment par avion...

— Vous...

Mais la jeune femme s'interrompt; elle venait d'entendre une voix bien connue, parlementer avec le valet de pied qui se tenait dans le hall.

Elle se précipita vers la porte et avant que Smolten eut pu faire un mouvement, elle s'était jetée au dehors.

Elle ne s'était pas trompée, c'était bien James Wells qui se trouvait là, en compagnie de son ami, Jacques Valbert...

— Amy! s'écria-t-il.

Un cri de joie lui répondit :

— James!...

Les deux jeunes gens tombèrent dans les bras l'un de l'autre, tandis que Smolten paraissait sur le seuil.

Un rire méchant contracta son visage :

— Ah! ah! s'exclama-t-il; il ne me reste plus qu'à vous donner ma bénédiction! Mais vous avez compté sans votre hôte, vous êtes en Allemagne et je doute fort qu'étant donné votre situation, vis-à-vis de notre pays, vous en sortiez aussi facilement que vous y êtes entrés...

— Comment cela ? demanda Valbert qui avança d'un pas vers l'attaché.

— Très simplement : Madame peut être arrêtée pour faux et usage de faux, et monsieur que voici, de



même que vous, d'ailleurs, si je ne me trompe, êtes recherchés par la police pour le meurtre d'un des agents de Baharoff, dans la forêt de Postdam... Il ya de plus, contre vous, une petite inculpation d'espionnage...

— N'est-ce que cela, répondit Jacques Valbert en souriant. Je vais me permettre, monsieur.... monsieur... je ne sais pas votre nom, ni en quelle qualité vous agissez ici?...

— Smolten, attaché d'ambassade, agissant ici au nom du Colonel Natter, qui était le chef direct de Baharoff.

— Très bien, étant donné votre qualité, nous en serons d'autant plus à l'aise. Vous n'avez donc, de votre avis même, aucune qualité pour poursuivre qui que ce soit, en matière civile. En ce qui concerne l'espionnage, je vais mettre votre conscience au repos. Me permettez-vous, madame, ajouta-t-il, en se tournant vers Amy, de vous présenter deux de mes amis que j'ai amenés jusqu'ici, pour le cas, justement, où vous vous seriez trouvée dans une situation dangereuse. Ces amis, Monsieur Smolten, ne sont autres que le consul de France à Berlin et son collègue d'Angleterre. Ils se sont munis de toutes les pièces nécessaires, pouvant prouver qu'ils nous couvrent, tant mon ami Wells, que moi-même... Avez-vous quelque chose à objecter?...

— Non, c'est inutile; vous avez gagné la première partie; nous verrons qui gagnera la belle.

Et, d'un geste rageur, l'attaché atteignait son chapeau qu'il avait posé sur une table et se dirigea vers le hall...

Jacques Valbert souligna son départ d'un éclat de rire. Puis, se tournant vers ses amis, il ajouta :

— Il n'en est pas moins vrai qu'il nous faut partir. Nous prendrons un navire à Hambourg et nous partirons



de là pour Londres. Etes-vous disposée à nous suivre, jeune dame ?

— Sans doute, répondit Amy. j'étais prête à partir en Hollande et je ne m'étais attardée que dans l'espoir de vous voir arriver, car je vous avais vus lors des obsèques...

— Alors, ne perdons pas un instant. Les deux automobiles des consuls nous attendent au dehors, venez sans perdre de temps... Avez-vous des bagages ?

— La limousine est chargée.

— Emmenez-la, alors, mais pas le chauffeur. Je conduirai, si vous voulez et nous partirons d'ici, encadrés par les deux voitures officielles.

Ainsi fut fait. Quelques heures plus tard, la voiture arrivait sans encombre à Hambourg, car les officiels français et britannique l'avait convoyée jusqu'au port. Là, un navire français reçut les fugitifs, dont les avatars étaient terminés.

.. .. .

La traversée fut belle. Pas un grain n'inquiéta le navire qui toucha l'Angleterre, un jour où le brouillard faisait trêve.

Les trois voyageurs descendirent dans un grand hôtel de Londres et, le surlendemain, tandis que Jacques Valbert reprenait la route de Paris, James Wells et sa fiancée prenaient le chemin du comté d'Essex où se trouvait la demeure familiale du jeune homme.

Mais Amy était encore un peu mélancolique.

Elle pensait au passé, regrettait les heures perdues. James se désolait et tentait en vain de la distraire.

— Délivre-toi de cette hantise, ma chérie, lui disait-



il, tu n'a commis aucune faute. Même ce meurtre, qui est pour toi un cauchemar, tu ne l'as commis qu'étant en état de légitime défense...

— Oh! James, il faut tout de même expier ses fautes... Et celle-là, je ne l'ai pas expiée, au contraire; c'est pour l'avoir commise que j'ai retrouvé ce qui devrait être le bonheur...

— Chérie! dit le jeune homme, l'enlaçant doucement, je ne puis supporter de te voir te tourmenter ainsi. Finis-en, enfin!... Toi que j'ai connue si énergique, toi qui a su te tirer des situations les plus difficiles, ne te laisse pas abattre ainsi par un remords que tu ne dois pas avoir... Ne m'aimes-tu donc pas?...

— Je t'aime, Jacques... Je crois que tu ne peux en douter...

— Alors, cesse de te torturer, car tu me tortures en même temps... Tu dois avoir le désir de me rendre heureux?...

— Oui, James, je voudrais te rendre heureux...

Elle tendit vers lui ses deux mains qu'il saisit dans un geste caressant:

— Alors, chérie, dépêchons-nous de rattraper le temps perdu; marions-nous vite, vite et tâchons d'être heureux... Si tu savais combien j'ai hâte de te savoir mienne... à moi... à moi tout seul...

Il la serra tendrement dans ses bras.

— Chérie, dis oui, dis que tu veux bien... dis oui..

Elle respira profondément, puis, toute tremblante, elle soupira :

— Je veux bien, James, mais...

— Pas de mais... dit-il, lui coupant la parole d'un long baiser.

Ils étaient maintenant installés dans le vieux castel familial; là, le pauvre oiseau errant devait trouver un nid



où reposer ses ailes blessées; la pauvre Amy avait enfin trouvé le calme et la paix...

Mais ils étaient à peine installés que la jeune femme du s'aliter; comme il arrive souvent, le calme et la paix dont elle jouissait maintenant, lui faisaient ressentir plus fort les fatigues passées.

Puis son affection de poitrine qui, dans la vie active, s'était un peu atténuée, reparut... Elle se mit à tousser et, souvent, elle ne pouvait se lever de plusieurs jours...

Cependant, Wells, tout à la joie d'être revenu dans la maison familiale et de posséder enfin, la femme qu'il aimait, était plein d'optimisme et il s'illusionnait grandement sur l'état de la jeune femme.

— Je ne me remettrai jamais, disait celle-ci. Ma vie est finie.

— Quelle idée, répondait l'explorateur; tu es jeune et résistante; il te faut seulement la volonté de guérir...

Mais elle secouait la tête d'un air obstiné.

— Je m'en irai bientôt, je le sais...

Ces paroles désarmaient l'explorateur; un jour, il lui dit impérieusement :

— Ecoute, Amy, tu te complais dans ton mal; il ne faut pas; lève-toi, je veux que tu voies le parc et que tu visites tout le domaine; la voiture est prête, viens...

Elle se laissa entraîner et ils s'en furent visiter le petit village qui dépendait du château...

L'après-midi était beau et ensoleillé; il y avait des fleurs partout et les oiseaux chantaient...

Wells exultait en voyant qu'Amy prenait du plaisir à la promenade. Elle levait vers lui des yeux pleins de gratitude.

— Comme il est mon! se disait-elle. Lui qui mérite tant de bonheur veut encombrer sa vie d'une femme malade tant au physique qu'au moral. Je ne peux faire cela; il faut l'en empêcher à tout prix.



Lentement, ils rentrèrent au château...

Elle avait renoncé maintenant à lui faire comprendre son chagrin. Heureusement, la femme de chambre vint mettre un terme à sa tristesse en apportant le thé.

Amy examina la petite table mise avec infiniment de soin. Comme dans un ménage bien ordonné, rien ne manquait.

Un flot de lumière rougeâtre, provenant du soleil couchant, entraît par la fenêtre ouverte et entourait le visage pâle d'Amy d'une auréole rosée.

James la regardait avec des yeux pleins d'admiration. Comme elle est belle, pensait-il ! On ne croirait jamais que le sort a été si dur pour elle. Les années de souffrance n'ont laissé aucune trace sur son visage, elles n'ont meurtri que son âme. C'est plus grave !

Il se voyait en face d'une lourde tâche : il fallait la délivrer de ces réminiscences tristes et obsédantes qui menaçaient d'envenimer à jamais sa vie.

Le visage pensif, il remuait le thé qu'Amy lui avait versé.

— Pourquoi es-tu triste, James ? A quoi penses-tu ? demanda celle-ci.

Il leva brusquement la tête :

— Je m'imaginais combien nous serions heureux si je te revoyais joyeuse et souriante. Je souffre de savoir que rien ne te fait plus plaisir.

Les traits d'Amy manifestèrent de la consternation et de l'embarras.

— Comment peux-tu croire une pareille chose, James ? Je t'ai dit que vivre ici me faisait un très grand plaisir. Tu as arrangé la maison avec tant de goût et de soin ! Je ne saurai jamais t'exprimer toute la gratitude que j'en ressens.

— Il ne faut pas me remercier, car je l'ai fait autant pour moi que pour toi. Je voudrais seulement que tu sois heureuse.